

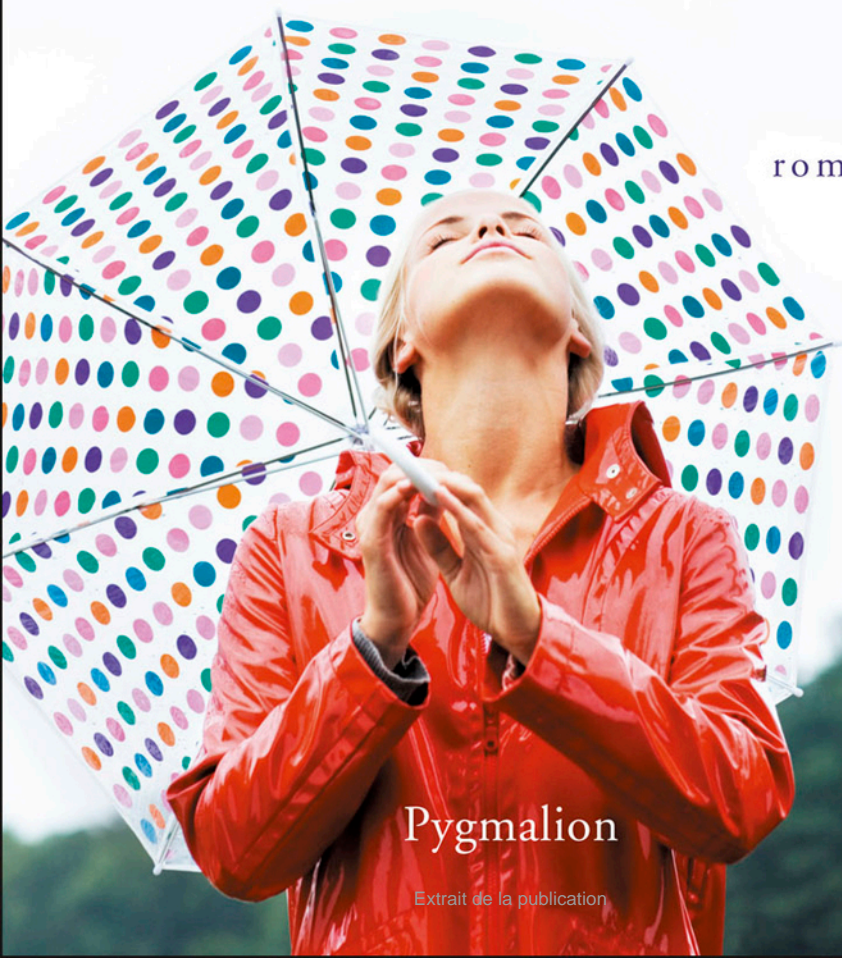
CAROLE
DUPLESSY-ROUSÉE

Trois dames
de COEUR et
atout pique

roman

Pygmalion

Extrait de la publication



CAROLE
DUPLESSY-ROUSÉE

Trois dames
de COEUR et
à tout pique

Lorsqu'un jour de tempête le destin rapproche quatre femmes que tout semble opposer, la confrontation est tonique!

Bérénice, journaliste, a quitté Paris pour Granville. Elle a choisi le célibat. Parisienne, Carmen est chasseur de tendance. Elle aime papillonner. Clémentine, attachée de direction, habite Rouen. Elle tombe souvent amoureuse d'hommes mariés... L'autre Rouennaise, Astrid, est médecin. Elle mène une existence paisible entre son époux et ses enfants.

Malgré ces styles de vie divergents, un lien très fort se tisse entre elles. Et quand Bérénice découvre dans le passé de sa grand-mère d'angoissantes zones d'ombre sur fond de Seconde Guerre mondiale, les trois autres, prêtes à tout pour l'aider à comprendre, la suivent dans un périple berlinois...

Beaucoup de tendresse, d'humour et de salutaires coups de gueule!

Carole Duplessy-Rousée est professeur de français dans la région rouennaise. Elle poursuit avec succès son aventure dans l'écriture avec ce nouveau roman.

Pygmalion

Extrait de la publication

Trois dames de cœur
et atout pique

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Marre de compter pour des prunes !

•

Ce mec et moi ? Tu rêves !

•

Fleur et Lola

Carole Duplessy-Rousée

Trois dames de cœur
et atout pique



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1051-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma maman

C comme Clémentine

— **O**N SE REVOIT QUAND ? murmura Clémentine, les yeux pleins d'espoir.

Elle se serra davantage contre Hugues, humant l'eau de toilette qui parfumait son cou, déposant sur sa peau, dans le creux de sa gorge, de minuscules baisers.

— Je ne sais pas, répondit-il après un toussotement discret. Ce ne sera guère aisé durant les prochaines semaines. J'ai beaucoup de travail, de nombreuses réunions qui risquent de se prolonger assez tard le soir et puis il y a les fêtes de fin d'année... Ce ne sera pas facile de trouver un moment pour nous... On s'appelle !

Il se pencha vers elle, l'embrassa longuement, dévora ses lèvres pour empêcher toute tentative de réponse puis il se recula très vite.

— À bientôt ! sourit-il.

Elle resta muette, cachée sous le porche où ils s'étaient abrités des regards indiscrets pour quelques instants. Elle savait déjà qu'il ne lui téléphonerait plus, qu'elle ne le reverrait pas. Le déroulement de la soirée n'avait fait que confirmer ce qu'elle redoutait depuis des jours, ce qu'elle tentait de nier. Ils avaient dîné au restaurant, il avait été charmant et prévenant comme toujours. En même

Trois dames de cœur et atout pique

temps, elle l'avait senti ailleurs. Pas vraiment auprès d'elle. Il avait consulté sa montre régulièrement et quelques gestes d'impatience lui avaient échappé... Des signes qui ne trompaient pas quand on connaissait un peu les hommes.

Après le repas, elle lui avait proposé de venir chez elle pour un dernier verre... Expression qui les faisait rire habituellement parce qu'en guise de dernier verre, la seule soif qu'ils étanchaient était celle de leurs corps et ils se retrouvaient sous la couette pour un câlin d'une heure ou deux. Mais ce soir, Hugues avait refusé de la raccompagner. Il avait prétexté qu'il devait se lever tôt et qu'il avait encore quelques paperasses à revoir... Un contrat très important qu'il devait signer le lendemain.

Plantée sur le trottoir, elle le regarda monter dans sa voiture. Il lui fit un petit signe de la main. Elle ne bougea pas la sienne. Ses joues se mirent à trembler et ses dents s'entrechoquèrent... Ce n'était pas le froid. C'était un mélange de dégoût, d'amertume, de colère et de chagrin. Elle en voulait à Hugues, elle s'en voulait encore plus à elle-même. Elle avait pressenti qu'il la menait en bateau, qu'il allait la plaquer et elle n'avait rien fait pour être la première à mettre un terme à leur liaison. Cela aurait limité la souffrance... Au lieu de prendre les devants, elle avait sagement attendu qu'il la jette...

— Un râteau de plus ! chuchota-t-elle en observant la berline qui s'éloignait.

En quelques secondes, deux ans d'une vie s'écroulaient. Deux ans de messages échangés, de rendez-vous cachés, de mots doux, de baisers enflammés, de promesses, de rêves qui s'effondraient maintenant.

Elle fit quelques pas, semblant chercher son chemin. Ce n'était pas le cas, elle était rue aux Ours, au pied de son immeuble... Elle fouilla dans son sac en quête de ses clés, entra dans le hall et monta lentement l'escalier. Les marches craquèrent. Comme toujours...

Elle ouvrit la porte de son appartement et fonça directement dans sa chambre. Elle s'arrêta devant son armoire. Le miroir lui renvoya son image et c'était comme si elle ne la reconnaissait pas.

Elle observait cette femme de trente-deux ans, élégamment vêtue pour cette soirée qu'elle avait attendue avec beaucoup d'impatience. Elle la détaillait. Elle était un peu rondelette, certes, mais cela restait assez bien proportionné. Avec un peu de régime, ces quelques kilos en trop pouvaient aisément être gommés...

Soudain, des larmes brûlèrent ses yeux et sa vue se brouilla.

— Pauvre cloche ! lança-t-elle à son reflet. Que croyais-tu ? Qu'il aurait largué sa femme et ses enfants pour toi ?

Maintenant qu'elle y pensait, cela lui semblait grotesque... Comment un type aurait-il pu renoncer à une vie aussi parfaite ? Il avait tout pour être heureux : une famille, une belle propriété sur les hauteurs de Rouen, un métier qui lui rapportait mensuellement cinq mille euros... En prime, il avait le charme de la quarantaine pour s'offrir une nana qui pimentait son existence de temps à autre !

Clémentine se rendait compte qu'elle avait été pendant deux ans cette petite épice dans l'emploi du temps d'Hugues ! Elle avait agrémenté quelques-uns de ses moments d'homme pressé et puis, peu à peu, elle avait dû perdre son goût, sa saveur... Devenir fade... Et il s'était lassé.

Peut-être même qu'elle était déjà remplacée...

Elle ôta doucement sa robe noire et la suspendit sur un cintre. C'était vraiment une jolie tenue qu'elle avait payée une fortune. Elle l'avait achetée exprès pour l'occasion. Elle l'avait choisie avec Carmen, une de ses meilleures amies, qui avait le chic pour dénicher des choses exquises.

Elle retira lentement ses bas et ses sous-vêtements... Là aussi, elle avait fait une folie. Un ensemble de chez Aubade qu'elle portait pour la première fois...

Trois dames de cœur et atout pique

Quand elle l'avait enfilé avant de partir pour le restaurant, elle avait songé au sourire d'Hugues lorsqu'il la déshabillerait, qu'il ferait glisser la soie du slip le long de ses cuisses, qu'il parcourrait du bout des doigts la dentelle du soutien-gorge...

Il n'avait rien vu de tout cela, rien effleuré... Il avait gentiment raccompagné Clémentine au pied de sa porte et s'était évanoui... Et pour toujours, elle le savait. Il la plaquait ! D'une façon fort courtoise, sans heurts, sans mots qu'on regrette. Le résultat était le même.

— Je suis vraiment la dernière des gourdes ! vociféra-t-elle en jetant son soutien-gorge sur le parquet.

Un sanglot l'étrangla et une violente nausée lui chavira le cœur. Elle n'eut que le temps de courir aux toilettes. Quand elle en sortit, le visage défait, la bouche pâteuse, ce fut pour s'enfermer dans la salle de bain.

Elle pleurait encore après la douche et, enroulée dans son peignoir, elle se glissa dans son lit. Elle s'endormit, hoquetant toujours.

*

Quand la sonnerie du téléphone la réveilla, elle eut du mal à faire surface.

— Tu ne viens pas bosser aujourd'hui ? Que t'arrive-t-il ? T'es souffrante ? Il y a une demi-heure que tu devrais être là... Qu'est-ce que je dois dire au patron ? Tu viens ? À quelle heure comptes-tu te pointer ?

Clémentine frotta ses paupières. Elle avait reconnu la voix de sa collègue. Elle saisissait à peine ses paroles. Elle se pencha pour consulter sa montre sur la table de chevet... Oui, elle était en retard. Et pas qu'un peu.

— Je... heu... je suis malade.

— Tu as appelé le médecin ?

— Heu... non.

— Qu'est-ce que tu as ?

Clémentine leva les yeux au ciel. Il fallait qu'elle coupe court à cet interrogatoire. Muriel ne la lâcherait pas si elle lui avouait la vérité. Et ce serait une longue litanie autour des hommes mariés qui se terminerait forcément par : « Je t'avais prévenue... Je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas que tu t'attaches à ce type... »

— J'ai passé une mauvaise nuit. Une indigestion sans doute. J'ai dû manger un truc que je ne digère pas... Tu n'as qu'à noter sur le planning que je prends une journée de congé.

— Le patron ne va pas aimer... Il veut être prévenu, tu le sais !

Non, Jean-Philippe Lorraine n'allait pas aimer ! En vérité, il serait furieux. Il avait deux attachées de direction, elles étaient sa propriété. Elles appartenaient au bureau, au même titre que les ordinateurs, les téléphones, le photocopieur... Elles faisaient partie du mobilier en quelque sorte. Il exigeait qu'elles soient à leur poste le matin avant neuf heures, heure à laquelle il franchissait la porte de l'entreprise. Elles en partaient quand, en fin de journée, il leur signifiait qu'il n'avait plus besoin d'elles. Concernant les vacances, c'était contraint et forcé qu'il les octroyait. Il fallait avoir déposé les dates longtemps à l'avance... Alors, il n'oublierait pas facilement cette journée d'absence imprévue de Clémentine !

— Je sais, marmonna Clémentine. Je n'ai pas le choix, je ne suis pas en état de venir travailler. Normandy Pharm devra tourner sans moi aujourd'hui... À demain, Muriel.

Elle raccrocha sans laisser à sa collègue le temps de rétorquer. Elle se rallongea et enfouit sa tête sous la couette. Elle ne voulait plus rien voir, rien entendre...

Elle sombra de nouveau dans le sommeil et il était presque midi quand elle émergea. En posant le pied à terre, la première chose qu'elle aperçut, ce fut son soutien-gorge. Elle le ramassa doucement. Il était vraiment de toute beauté. Soie et dentelle et deux tons de gris : perle et anthracite...

Trois dames de cœur et atout pique

Hugues revenait au galop dans son esprit. Ses baisers, ses caresses, ses mots doux... et ses promesses.

Elle sentit qu'elle s'attendrissait, que ses lèvres tremblaient et qu'elle ne tarderait pas à fondre de nouveau en larmes.

— Peut-être que je me trompe, murmura-t-elle. Peut-être qu'il va m'appeler, me proposer un rendez-vous pour remplacer notre soirée tronquée. Après tout, il est certainement débordé comme il l'a dit. Je me fais de fausses idées ! Si ça se trouve, il m'a déjà envoyé un mail !

Elle espérait encore. Elle se précipita sur son ordinateur pour consulter ses messages. Il n'y avait rien d'Hugues. Son enthousiasme retomba d'un seul coup et la détresse la submergea. Ses paupières la brûlaient.

— Un café me fera du bien ! décida-t-elle. Et une tartine aussi !

Elle s'affala sur le canapé et alluma la télévision, une tasse entre les mains. Sur la table basse, elle avait déposé un plateau chargé de tranches de pain de mie, de confiture, de miel... Entre deux bouchées, elle zappait, passant d'un divertissement à l'autre. Les chaînes se concurrençaient pour produire des émissions dont certaines étaient particulièrement affligeantes... Aujourd'hui, Clémentine était prête à encaisser tous les dérivatifs possibles.

Quelques jeux télévisés plus tard, il n'y avait plus que des miettes dans une assiette. Clémentine attrapa le pot de marmelade d'orange et elle termina ce qui en restait à grands coups de cuillère tandis que sous ses yeux se déroulait le journal télévisé. Le présentateur commentait l'actualité, souriant largement quand les sujets le permettaient.

Clémentine songea à sa mère. À cette heure-là, Yvonne Berg était dans son fauteuil. Elle suivait les informations mais surtout elle attendait sa série préférée. Avait-elle jamais manqué un épisode des *Feux de l'amour* ? Sans doute que non. Parce qu'elle les enregistrerait si elle devait s'absenter. C'était le créneau horaire durant lequel elle

refusait d'être dérangée. Si on lui téléphonait alors que les Abbott, les Newman et les Chancellor s'étripaient, elle laissait le répondeur s'enclencher. Pendant quarante-cinq minutes, Yvonne n'était plus dans le salon de sa maison du Grand-Quevilly. Elle était dans une des vastes demeures habitées par ses héros à Genoa City, ville imaginaire du Wisconsin...

Dimanche, nous fêterons ses soixante-cinq ans, pensa Clémentine. Je n'ai même pas encore acheté son cadeau... Au lieu de rester là, à végéter devant le petit écran, je pourrais y aller maintenant.

Elle jeta un coup d'œil à sa tenue. Elle portait un horrible jogging gris qui n'avait plus de forme et dont elle ne se débarrassait pas parce qu'il était confortable...

— Je n'ai pas le courage de m'habiller, marmonnait-elle. Pas le courage de me coiffer, de me rendre présentable... Pas envie de sortir...

Il lui semblait que tout le monde pourrait lire sur son visage le chagrin qu'elle ressentait. Elle n'était pas de taille à affronter l'extérieur. S'enfermer chez elle la rassurait. Elle y était en sécurité. Courir les magasins, chercher la surprise qui pourrait faire plaisir à sa mère lui paraissait insurmontable.

Samedi, j'irai jusqu'à la boutique de l'Espace du Palais où ils vendent de jolis bijoux fantaisie, décida-t-elle. J'y trouverai quelque chose d'original. Maman adore les colliers...

Elle imagina en souriant le visage ravi de sa mère lorsqu'elle déballerait son paquet et elle se rembrunit très vite en songeant au repas de famille qui l'attendait.

Une fois encore, elle serait la seule à ne pas être en couple... Sa sœur Dominique serait là, avec son époux et leurs deux bambins... Son frère Christophe serait accompagné de sa femme et de leurs trois enfants...

Une fois encore, entre les huîtres et le foie gras, elle aurait le droit à quelques remarques du genre :

Trois dames de cœur et atout pique

— Alors, et toi, Clémentine, tu n'as pas encore trouvé un fiancé ?

Elle ferait non de la tête, en tentant d'esquisser un sourire... Elle mentirait :

— Non, je suis bien toute seule !

Alors on ferait circuler le panier rempli de toasts, on parlerait d'autre chose, et Clémentine boirait une petite gorgée de vin blanc pour oublier combien sa solitude lui pesait...

La sonnerie de son téléphone portable retentit et elle sauta sur l'appareil. C'était peut-être...

Non. Ce n'était pas Hugues c'était Muriel.

— Je suis désolée, je te dérange encore une fois mais il faudrait que tu rédiges le compte rendu de la réunion de lundi soir. Le patron a besoin de ce document. C'est urgent ! Tu dois le lui remettre demain à la première heure !

— On n'a pas le droit d'être malade ? aboya Clémentine.

— Je suis navrée... Tu sais comment il est. Je ne peux pas faire ce boulot à ta place étant donné que...

— Oui ! Je vais le faire !

— Tu as ce qu'il te faut ? Ou bien dois-je t'envoyer quelque chose ?

— J'ai tout ce dont j'ai besoin ! Je suis partie avec ma clé USB hier. J'ai toutes les notes prises pendant le bla-bla de ces messieurs !

— Bien. Soigne-toi, tout de même. À demain, n'est-ce pas ?

— Oui, à demain.

Contrariée, Clémentine s'installa à son bureau. C'était une simple petite table dans l'angle du séjour, à côté de la fenêtre, avec juste ce qu'il fallait : un ordinateur portable, un pot à crayons et un bloc de papier... L'imprimante était posée à même le parquet...

Elle mit une bonne heure pour effectuer la tâche qu'on attendait d'elle. Tandis qu'elle tapait sur son clavier, qu'elle jouait avec la souris, qu'elle maudissait Jean-Philippe Lorraine et toutes ses exigences, elle ne pensait plus à Hugues...

Elle jonglait avec les implants de chimiothérapie et en particulier avec un nouveau type de ces petits dispositifs sur lequel Normandy Pharm travaillait depuis des années. La trouvaille allait révolutionner la vie des patients atteints de tumeurs cérébrales. Les malades auraient une qualité de vie bien meilleure parce que les effets secondaires seraient moindres et surtout on leur permettrait de vivre plus longtemps...

Le procédé était encore gardé secret puisque les tests n'étaient pas tout à fait terminés. Parmi les volontaires qui avaient accepté d'être traités grâce à cette nouvelle méthode, quelques soucis de réactions allergiques avaient été observés. Devait-on organiser une nouvelle batterie d'expérimentations sur de nouveaux sujets? C'était la question qui avait été longuement examinée et débattue durant la réunion du lundi précédent. Si c'était le cas, la commercialisation du produit serait repoussée. Or Normandy Pharm avait besoin d'un nouveau marché... On était loin de la faillite mais les actionnaires réclamaient des parts de gâteau de plus en plus grosses. Il fallait rentabiliser, faire rentrer l'argent... On avait même, durant le moins précédent, licencié la moitié de l'équipe des visiteurs médicaux... Économies, économies...

Se préoccupait-on vraiment de ceux qui souffraient ou tout n'était-il que profits financiers? Clémentine s'interrogeait souvent à ce sujet... Elle secoua la tête. Il ne fallait pas y penser. Au bout du compte, certains s'enrichiraient et heureusement quelques malades profiteraient de l'innovation.

Enfin elle appuya sur la touche entrée puis sur « oui » quand l'écran lui demanda si elle voulait enregistrer le

document. Elle jeta un coup d'œil à la pendule. Il était presque dix-neuf heures. Elle soupira d'aise lorsqu'elle commanda l'impression du rapport. Tandis que l'appareil ronronnait, que les feuilles sortaient doucement, elle fila à la cuisine, se servit un verre de vin blanc et ouvrit un paquet de chips.

Elle allait se poser sur le canapé quand le téléphone sonna. Elle bondit une nouvelle fois, ressentant le même espoir que quelques heures plus tôt. Ce fut encore une déception. Ce n'était pas l'appel qu'elle attendait.

— Bah dis donc ! Cache ta joie ! Cela ne semble pas te faire plaisir de m'entendre ! râla Bérénice. Je te dérange ?

— Non... Je suis seulement un peu... patraque.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas. C'est pas la forme...

Clémentine levait les yeux au plafond, remerciait le Ciel de pouvoir mentir à son amie... Si Bérénice avait été en face d'elle, elle aurait immédiatement flairé la fabulation. Grâce à Dieu, au téléphone, raconter des bobards était assez aisé.

— Tu es en train de manger ! s'exclama Bérénice. Qu'est-ce que tu grignotes à cette heure ? J'entends que cela croustille !

— J'avais un petit creux, répondit Clémentine comme une enfant prise en faute. Ce ne sont que quelques chips...

— Des chips !

— J'étais au bord du malaise vagal... Il fallait que je me nourrisse un peu ! Je dois faire de l'hypoglycémie...

— Des chips ! répéta Bérénice comme si elle n'avait pas compris les explications de son amie. Des chips... Non mais tu te fiches de moi !

Elle avait hurlé et Clémentine se sentit pâlir.

— Que t'arrive-t-il ? interrogea Bérénice.

— Rien, je t'assure. C'est seulement une petite fringale !

Il y eut un rugissement et Clémentine écarta le combiné de son oreille.

— Dis-moi la vérité ! reprit Bérénice un peu moins fort.

— Que pourrais-je te dire ?

— Je te connais bien. Si tu manges n'importe quoi à n'importe quelle heure, c'est que quelque chose cloche.

— Non... Je te promets que non, se défendit Clémentine. Tout va bien.

— Je ne te crois pas.

Il y eut un long silence. Bérénice semblait attendre que son amie se décidât à parler tandis que Clémentine cherchait à faire dévier la conversation.

— Comment va la vie à Paris ? chanta-t-elle soudain. As-tu plaisir à retrouver la capitale pour quelques jours ? As-tu avancé dans tes projets d'écriture ? Et Carmen, est-elle toujours aussi... olé olé ?

— Laisse tomber la vie parisienne et Carmen ! Parle-moi de toi !

— ...

— Tu sais ce que je crois ? Que tu nous refais la même pathologie qu'il y a bientôt trois ans... Ton mec t'a larguée ! Comment se nomme-t-il déjà ? Hugues ? Oui, c'est ça ! Il t'a plaquée et tu vas replonger dans la boulimie !

Clémentine ne disait mot. Elle regardait son paquet de chips, elle songea un instant à tout ce qu'elle avait englouti durant l'après-midi... Bérénice avait beau être à plus de cent kilomètres, elle avait compris.

— Raconte-moi tout, reprit Bérénice plus calmement.

— Y a rien à raconter !

— Il faut que tu te confies. Je sais que tu as de la peine. Pourquoi tu ne nous as pas appelées pour qu'on te soutienne ? Astrid est-elle au courant ? Quand t'a-t-il laissée tomber ?

Clémentine soupira. Elle aurait voulu qu'on lui fiche la paix.

— Je ne veux pas en parler ! lâcha-t-elle.

Trois dames de cœur et atout pique

— Tu ne veux pas qu'on t'aide ? On est tes amies et on ne sert à rien ?

— Rien ne pourra me consoler.

— Oh ! si ! beugla Bérénice. Tu vas trouver réconfort dans la nourriture ! Comme la dernière fois ! Tu vas te jeter sur les BN au chocolat, les tartines de pain de mie à la confiture, les croissants et viennoiseries en tous genres... sur toutes les cochonneries possibles. Tu vas prendre dix kilos en quelques mois ! Bientôt les gens penseront que tu es enceinte ! Pour finir, trois mois d'arrêt de travail parce que tu sombreras dans la dépression, avant de remonter doucement la pente... Ce sera des semaines de privation pour perdre la graisse emmagasinée ! Joli programme ! J'oubliais, tu vas aussi te ronger les ongles jusqu'au sang ! Mange ceux des orteils pour changer ! C'est moins moche ! Et...

Clémentine raccrocha brusquement. Les larmes gonflaient ses paupières et elle ne voulait rien entendre de plus.

Il ne s'écoula pas cinq minutes. Le téléphone sonnait de nouveau. Elle accepta l'appel. De toute façon, Bérénice ne capitulerait pas.

— Ne t'avise pas de couper encore une fois ! menaçait cette dernière. Sinon je file à Saint-Lazare et je saute dans le premier train pour Rouen. Maintenant raconte. Ça te fera du bien.

— Ok, marmonna Clémentine.

Elle expliqua sa soirée de la veille, cette rupture inavouée qu'elle avait pressentie durant les dernières semaines.

— Une fois encore, j'y ai cru, murmura-t-elle. Je me fais toujours avoir. Je suis une cruche, n'est-ce pas ?

— Une cruche, répéta lentement Bérénice. Ah, non, tu n'es pas une cruche, Clémentine Berg... Tu es sainte Cruche !

